

CHAPITRE PREMIER

Kanoto Yoshimuta, alias Mme. Atomos, était morte depuis quatre mois. Elle avait assassiné des milliers d'Américains, fait régner la panique à New York, à Dallas, à San Francisco ; et le monde entier s'était plus ou moins affolé. Vivante, elle avait été un monstre. Morte, elle aurait dû être enterrée en plein désert dans un endroit ignoré de tous.

Au lieu de cela, Mme. Atomos reposait sous un mausolée extraordinaire érigé au beau milieu d'un cimetière de San Francisco !

Les Américains sont des gens curieux. Après la mort du meurtrier de Kennedy, Mme. Oswald a reçu tant d'argent qu'elle peut désormais vivre sans travailler.¹ Dans ce pays étrange où les femmes des criminels reçoivent une pension, le même phénomène s'était produit en ce qui concernait Mme. Atomos, et les dons ne cessaient d'affluer au siège de la Ligue pour la Préservation du Souvenir de Kanoto Yoshimuta. L'Amérique est couverte de ligues de ce genre. Preuve qu'elle est bien le pays de la liberté et que tous les déments n'y sont pas systématiquement enfermés...

Néanmoins, les Américains équilibrés—et ils sont heureusement majoritaires—s'efforçaient d'oublier les terribles coups infligés par la sinistre Japonaise.

En tête de ceux qui ne pouvaient trouver l'oubli, venait naturellement Smith Beffort. En compagnie de Yosho Akamatsu, qui était depuis retourné à Tokyo, il avait assisté aux derniers moments de Mme. Atomos, et les mots prononcés par l'agonisante en ces suprêmes instants étaient encore présents à son esprit :

*Je me suis empoisonnée, souffla-t-elle. Mais rien n'est fini, M. Beffort... J'ai préparé l'avenir en prévision de cet instant... Catherine Lomakine deviendra Miss Atomos... Vous vous souvenez, M. Beffort ?*²

Il se souvenait : Catherine Lomakine était la fille d'un couple de Polonais naturalisés Américains, que Mme. Atomos avait enlevée afin d'obliger les Lomakine à l'obéissance. Ainsi, précédemment, la maison des pauvres gens, sise au bord du lac Whitney, avait été l'un des refuges de la Japonaise.³

Lorsque vous serez morte, s'était écrié Beffort, Catherine reprendra sa liberté !

Lavage de cerveau, Beffort !... La petite est ma fille spirituelle... Elle est plus intelligente, plus terrible et plus ambitieuse que moi... Je voulais abattre les Etats-Unis... Miss Atomos veut le monde ! Dans deux ou trois mois, alors que je pourrai sous terre, Miss Atomos s'attaquera à l'humanité... Ses moyens seront 100 fois plus puissants que les miens, mais moins directs... La peur régnera sur cette planète que des monstres envahiront. Les bébés naîtront aveugles, déformés... Ce sera l'angoisse, M. Beffort... l'angoisse !...

Où se trouve actuellement Catherine Lomakine ? avait demandé Smith Beffort.

Dans le Pacifique. La Cité Atomos est une vaste île flottante qui peut disparaître sous les flots en cas d'alerte. Vous... vous n'avez pas la moindre chance de la découvrir.

Une minute plus tard, Mme. Atomos reprenait :

Je vais mourir, M. Beffort... Sachez que, dans ce que j'ai dit, il y a autant de mensonges que de vérités ! Catherine Lomakine est morte, la Cité Atomos n'existe pas, et... je n'ai jamais été qu'une exécutante !

Puis, Mme. Atomos avait expiré en laissant Beffort et Akamatsu dans la plus complète incertitude.

¹ Authentique.

² Voir *Mme. Atomos frappe à la tête* dans *La Saga de Mme. Atomos (Tome 1)*.

³ Voir *Mme. Atomos sème la terreur* dans *La Saga de Mme. Atomos (Tome 1)*.

Maintenant, Beffort épluchait sans se lasser toutes les informations. Il savait que le cycle des dernières interventions de Mme. Atomos comprenait une période inactive de trois mois. La Japonaise était défunte depuis quatre mois et rien ne s'était encore produit mais la braise pouvait fort bien couvrir sous la cendre.

Si la Cité Atomos existait, si une Miss Atomos quelconque se préparait dans le secret de l'île, il était à prévoir qu'un fait nouveau, et de préférence d'apparence anodine, ne tarderait pas à s'inscrire dans les colonnes des journaux.

Or, et c'était là tout le problème, les nouvelles étranges ne manquaient pas : trois objets non identifiés avaient fait un bref passage au-dessus de Miami, des maisons s'étaient mystérieusement écroulées dans le Colorado et un champ avait soudainement jauni en Arizona...

En dehors de ça, le Président Johnson avait la grippe, ainsi que la plupart des membres du gouvernement mais, comme les Russes l'avaient aussi, il n'y avait pas de quoi en faire un drame. C'est-à-dire d'en rendre Miss Atomos responsable...

Pour Beffort, cela tournait d'ailleurs à la phobie et jamais un homme n'avait été sur ses gardes autant qu'il l'était. Son service s'en ressentait. La Section 4 du FBI battait de l'aile et le Singe faisait grise mine.

– Oubliez tout ça ! fulminait-il en mâchonnant son cigare. La mère machin vous a raconté des bobards avant de passer l'arme à gauche.

– Elle avait un cerveau-moteur dans le crâne, fit Beffort.

– D'accord, mais aucune île nouvelle n'a été repérée dans le Pacifique !

– Mme. Atomos a bien précisé que nos avions n'avaient pas la plus petite chance de la découvrir, s'entêta Beffort.

Le Singe se laissa choir dans son fauteuil.

– Reginald, attaqua-t-il, vous...

– Ne m'appellez pas Reginald ! coupa Smith Beffort.

– Vous devenez hargneux, continua imperturbablement le Singe, et vous restez là à vous tourner les pouces. De plus, vous avez une mine de papier mâché et vous maigrissez ! J'ai bien envie de vous envoyer en vacances...

Beffort écarquilla les yeux.

– Vous plaisantez ? s'enquit-il d'un ton mal assuré.

– Non ! A partir de cette seconde, vous pouvez vous considérer comme étant disponible. Trouvez une fille agréable et fichez le camp sur une plage ! Je n'ai pas envie que mon meilleur G-man ne tombe malade...

Il souffla un énorme jet de fumée, s'adossa confortablement et dit encore :

– Vous me donnerez quand même votre adresse. On ne sait jamais...

Beffort ricana.

– Vous n'êtes pas plus rassuré que moi au fond, n'est-ce pas ?

– Possible, mais pas au point d'en faire une maladie. Allez, Smith, faites votre valise et prenez le premier avion pour Palm Beach. Je ne veux plus vous revoir avant un mois. OK ?

Beffort se leva lourdement. Il n'était visiblement pas du tout enchanté.

– Pourquoi Palm Beach ? demanda-t-il.

– Parce que le docteur Soblen s'y trouve déjà depuis quinze jours et que je pense qu'il sera heureux de vous voir.

– Autrement dit, c'est une conspiration ?

– Appelez cela comme vous voudrez, mais disparaissez ! Tenez, voici votre billet. Le zinc décolle dans une heure. Envoyez-moi une carte postale en couleur. Je les collectionne.

Beffort quitta le bureau de son chef, regagna le sien d'un pas fatigué. Il n'était pas heureux d'abandonner pour un mois ce qu'il considérait comme son poste de commandement ; mais il était obligé de reconnaître que le Singe avait raison. Mme. Atomos lui avait littéralement vidé le sang de ses globules rouges.

Il rangea ses affaires, empocha son briquet et ses cigarettes. Il posait son chapeau sur sa serviette pour ne pas l'oublier lorsque le téléphone sonna. Beffort décrocha, se nomma.

– Une certaine Mie Azusa vous a demandé, fit la standardiste.

– Connais pas. Qu'est-ce qu'elle voulait ?

– Je l'ignore. Elle a dit qu'elle rappellerait. Hum !...

– Quoi, hum ?

– Vous partez en vacances, non ?

– Vous êtes déjà au courant ! Les nouvelles vont vite dans cette boîte. Que savez-vous encore ?

– Le docteur Soblen est descendu au Hilton, fit la fille en confidence, et une voiture vous attend en bas.

– Bravo ! C'est de l'organisation ou je ne m'y connais pas. Et le Singe qui me demandait de lui communiquer mon adresse ! Je suis sûr que ma chambre est retenue à Palm Beach...

– Exact. No. 300. Vue sur la mer. Bonnes vacances, M. Beffort. Que dois-je dire si Mie Azusa rappelle ?

– Qu'elle aille se faire cuire un œuf ! jeta furieusement Beffort en raccrochant.

Il passa son imperméable, coiffa son feutre, saisit sa serviette et ouvrit la porte. Au même instant, le téléphone sonna. Beffort hésita, revint finalement sur ses pas, décrocha et dit :

– Smith Beffort est en vacance ! Adressez-vous à son remplaçant.

– C'est Mie Azusa, monsieur. Ne quittez pas.

Il se produisit deux ou trois craquements puis une voix mélodieuse se fit entendre :

– M. Beffort ?

– C'est moi. Qui êtes-vous ?

– Mie Azusa. Vous ne me connaissez pas, mais je voudrais vous voir le plus vite possible. C'est très important.

Un tas de gens avaient toujours quelque chose de très important à dire aux agents du FBI. Beffort était blindé.

– Impossible, lâcha-t-il. Voyez la réception. Je ne suis plus ici depuis cinq minutes.

Et il raccrocha sèchement, sans savoir que, plus tard, il s'en mordrait les doigts. Cependant, son comportement était normal. Sur les nerfs de plus près d'une année, il venait d'être placé en état de décontraction par le Singe, si bien que le Smith Beffort qui quitta un instant plus tard le siège du FBI n'avait plus rien de commun avec le redoutable G-man qui combattait contre Mme. Atomos.

Le destin est souvent tortueux mais, dans ce cas précis, il devenait résolument machiavélique !

Beffort s'attendait à trouver un Alan Soblen détendu, déjà hâlé par le soleil de Floride et dégagé de toute préoccupation professionnelle. Le petit docteur avait maintes fois tenu Mme. Atomos en échec et, bien qu'étant un intellectuel à sang-froid, il n'en avait pas moins été nerveusement court-circuité. Aussi, Beffort pensait que Soblen n'avait pas volé ce séjour à Palm Beach et, qu'en bout de piste, le petit homme devait être gai comme un pinson en regardant atterrir l'avion en provenance de New York.

Beffort saisit sa valise, marcha vers le bar.

Or Soblen était gris, fatigué, comme fané. Ses vêtements légers étaient fripés, pas très propres et le lacet d'une de ses chaussures traînait dans la poussière.

– Hello ! dit-il d'une voix qui semblait venir de très loin, comment allez-vous, Smith ?

Beffort l'examina attentivement et dit :

– Moi ça va, doc, mais vous n'avez pas l'air d'être dans votre meilleure forme ?

Soblen eut un geste d'insouciance.

– Je ne suis pas encore habitué au climat. Quelles nouvelles de New York ?

Beffort saisit sa valise, marcha vers le bar.

– Allons d’abord boire un verre, doc. J’ai le gosier sec comme de l’amadou.

Ils s’installèrent sur des tabourets rembourrés avec des noyaux de pêche et Beffort offrit ses cigarettes. Contrairement à son habitude, Soblen accepta, puis commanda deux whiskies.

– Dites donc, remarqua joyeusement Beffort, est-ce que vous ne feriez pas un peu la bringue ?

Soblen sourit tristement et ses yeux émirent une brève lueur derrière les verres épais de ses lunettes.

– Je suis trop vieux pour cela, Smith, dit-il de cette voix bizarre que Beffort ne lui connaissait pas. En outre, les gens ne sont pas très liants, par ici...

Beffort but une gorgée de Gilbey’s, fit tinter les glaçons dans son verre. Il éprouvait soudainement une sensation bizarre et qu’il était incapable de définir. Autour de lui, la vie paraissait s’écouler au ralenti, dans un silence ouaté, reposant, mais anormal. Il est vrai que le soleil tapait dur, que la chaleur ne devait pas inciter les humains à une activité débordante...

– Il fait chaud, n’est-ce pas ? fit lentement Soblen.

Beffort opina, le regarda mieux. Le petit homme avait les traits tirés, l’œil éteint. Ses lèvres blafardes étaient craquelées, ses oreilles exsangues ressemblaient à des ailes de papillon et ses pommettes saillaient sous la peau sèche et tendue.

– Vous n’avez pas engraisé, doc.

Soblen soupira.

– Je ne mange pas beaucoup, Smith.

– Bon sang ! fit le G-man, si ce climat ne vous convient pas, pourquoi restez-vous ? Vous n’êtes pas en résidence surveillée, pas vrai ?

Soblen le dévisagea avec étonnement.

– Ne criez pas ainsi, reprocha-t-il.

Beffort constata que le barman, les serveuses et les quelques clients présents au bar le regardaient curieusement. Pourtant, il avait à peine élevé la voix.

– Je suis bien dans ce pays, continua Soblen, car personne ne s’occupe de mes faits et gestes. Voyez, je suis ici depuis 15 jours et je suis pas fait un seul ami. Un autre verre ?

– Non, merci.

Soblen claqua des doigts et le barman renouvela sa consommation avec une lenteur exaspérante.

– Vous avez tort de ne pas boire, dit Soblen avec indifférence, car cette chaleur va vous déshydrater. Au début, j’agissais comme vous. C’est très mauvais pour la santé...

Il but une longue gorgée, reposa son verre, et dit :

– Pourquoi n’êtes-vous pas venu plus tôt, Smith ?

Beffort secoua dans le vide la cendre de sa cigarette. Il se sentait mal à l’aise sans raison précise, avait la sensation d’être une mouche volant de nuit dans une salle tendue de toiles d’araignées. C’était grotesque.

– Je n’avais pas l’intention de partir en vacances, répondit-il avec un temps de retard, mais le Singe a insisté. C’est lui qui vous a expédié ici ?

– Non, j’ai eu cette idée tout seul.

– Vous étiez déjà venu en Floride, doc ?

– Non, jamais. C’est une région que je détestais sans la connaître. Vous savez que je suis assez simple, Smith, et que je n’aime pas les endroits trop luxueux. Aussi quand on me parlait de Miami, de Fort Lauderdale et de Palm Beach, mon poil se hérissait malgré moi. Finalement, je suis très content d’y être. Dans l’ensemble, les gens sont agréables.

– Vous disiez à l’instant qu’ils étaient peu liants !

Soblen termina son whisky, sourit économiquement, comme si le fait de plisser les joues le fatiguait énormément et dit :

– C’est sans doute pour cela que je les trouve agréables.

Il claqua la langue.

– Je boirais bien autre chose, Smith. Pas vous ?

Beffort fronça les sourcils. Soblen avait subi une transformation ahurissante depuis qu'il était sur la côte.

– Buvez si cela vous chante, dit-il. Quel est le numéro de votre chambre au Hilton ?

– 302, fit Soblen hilare. Vous croyez peut-être que je vais m'enivrer et que vous serez obligé de me ramener sur votre dos ? Dans ce cas détrompez-vous, Smith. Depuis 15 jours je bois beaucoup sans en être le moins du monde dérangé. Il faut lutter contre la déshydratation. Barman !

Beffort serra les dents, attendit que le barman ait une nouvelle fois rempli le verre du savant et dit :

– Tout à l'heure, vous m'avez dit que vous n'aimiez pas la Floride. Dans ces conditions, comment avez-vous eu l'idée de venir y passer votre congé ?

Soblen haussa les épaules.

– Primitivement, murmura-t-il, j'avais l'intention d'aller faire un tour aux Bermudes. Je me suis adressé à une agence de voyages située tout près de chez moi et j'ai acheté un billet me donnant droit à un circuit organisé d'un mois. Le lendemain, une jeune femme de l'agence est venue me voir après m'avoir téléphoné pour prendre rendez-vous. Elle était charmante. Elle m'a dit que le voyage pour les Bermudes était annulé, mais que l'agence me proposait un séjour à Palm Beach. Pour me dédommager, et pour conserver ma clientèle, on m'offrait un mois complet au Hilton de l'endroit à demi-tarif ! N'est-ce pas merveilleux, Smith ?

– Vous avez une sacrée chance, admit Beffort. Quel est le nom de cette agence ?

Alan Soblen fouilla dans sa poche, retira une carte toute froissée et dit en la tendant à Beffort :

– Ce n'est pas la carte de l'agence, mais celle de la jeune fille qui est venue chez moi... Ça revient au même.

Beffort prit le carton et eut un tressaillement car il pouvait lire imprimé en fins caractères : *Mie Azusa. Public relations manager, Southern United States...*

– C'était une Japonaise, doc ?

– Oui, fit Soblen avec innocence, elle était très jolie.